

INTRODUCTION

Force tranquille

L'homme a fait chanter et danser toute une génération, celle qui est née au début des années 1970 et dont l'adolescence s'est déroulée pendant les années 1980, années de contrastes et de grisaille. Jean-Jacques Goldman représente sans aucun doute ce que la variété française a produit de mieux, de plus efficace, de plus intéressant au cours de cette décennie.

Pourtant, l'auteur de « Comme toi » n'a rien d'une rock star. L'homme n'a jamais défrayé la chronique, il a toujours su rester un homme discret, laissant sa vie privée là où elle doit se trouver : loin des caméras et des crépitements des flashes des photographes. Si on la nomme « privée », cette vie, il doit bien y avoir une raison.

Pas de Goldman ivre mort ou défoncé à la cocaïne se faisant arrêter par les flics au volant d'un bolide roulant à 200 à l'heure. Pas de Goldman au bras d'une jeune actrice le lundi, d'une jeune chanteuse le mardi et d'une présentatrice télé le mercredi. Non, rien de tout ça.

Certains pourraient y voir un personnage falot, sans saveur, sans odeur. Mais ce n'est pas le cas. Goldman est simplement un homme tranquille. Un homme à la force tranquille malgré des dehors fragiles. Sûr de lui ? Sans doute

pas vraiment. Apaisé ? Non plus. L'homme a ses combats, ses révoltes, ses convictions, mais il préfère les porter dans sa musique, dans ses chansons que sur les plateaux de télévision.

Comment lui en vouloir à une époque où n'importe quelle starlette décérébrée sortie d'une improbable télé-réalité est capable de donner son opinion sur l'économie ou la géopolitique ? Ce ridicule-là, Goldman ne l'a pas.

Il sait ce qu'il est : un saltimbanque, un homme qui fait des chansons pour un large public et qui essaie modestement de faire passer quelques messages, souvent de fraternité et d'humanité. Goldman est un homme mystérieux pour nombre d'entre nous.

Nous allons tenter de lever le voile sur cet auteur-compositeur-interprète, essayer de comprendre ce qui a construit sa personnalité, ce qui lui a donné le goût de la discrétion, ce qui a fait de lui ce paradoxe vivant, un homme qui monte sur scène, mais qui refuse de se montrer, qui accepte la célébrité et la gloire, mais qui n'en demande pas la rançon...

Jean-Jacques Goldman est un homme au parcours assez atypique, au parcours plein d'abnégation. Il a mené sa carrière comme il l'entendait, il a mené les combats qu'il souhaitait, mais sans ostentation aucune, juste par humanité, sans volonté de retour sur investissement. Non, surtout pas.

Aujourd'hui, il continue de donner au public, car ses chansons retentissent toujours dans nos radios, dans nos bals, nos boîtes de nuit. Il donne aussi à ceux qui en ont besoin, car il garde son engagement avec les Restos du cœur dans sa besace de mec bien.

C'est peut-être d'ailleurs ainsi qu'il faudrait simplement qualifier Jean-Jacques Goldman : un mec bien.

Juif, polonais et résistant

Comprendre et connaître Jean-Jacques Goldman, comme pour de nombreuses personnes, c'est aussi se pencher sur ses racines, ses lointaines racines. Car si, chez certains hommes, les racines sont enfouies, chez Jean-Jacques Goldman, elles affleurent. Le grand poète Edmond Jabès disait : « *À l'âge déclaré d'un Juif, il faut toujours ajouter 5000 ans.* »

Ce n'est peut-être pas réellement le cas concernant Jean-Jacques Goldman, quoique... Mais c'est sans aucun doute le cas pour ce qui est de son père, Alter Moïsché Goldman, né dans la ville de Lublin, aux confins de la Pologne en 1909. Une Pologne qui n'en était pas vraiment une à l'époque.

Le royaume jadis si puissant des Jagellon n'est alors plus que l'ombre de lui-même. Partagés entre la puissante Russie et le glorieux Empire austro-hongrois, les Polonais n'ont plus d'État propre.

Ils sont scindés, et seule la Première Guerre mondiale leur redonnera le droit de disposer à nouveau d'eux-mêmes. La ville de Lublin, lors du troisième partage de la Pologne, en 1795, devient autrichienne, protégée de la couronne

Habsbourg, puis elle passe aux mains des Russes jusqu'en 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale.

C'est donc dans une Pologne déchirée que naît ce jour de novembre 1909 le père de Jean-Jacques Goldman. Il naît dans un pays dur, encore plus dur lorsque l'on est un enfant d'Israël.

L'antisémitisme est à l'époque, dans ces contrées de l'Europe orientale, une constante, une plaie qui ne se referme pas et qui suppure en permanence.

Le père de Moïsché meurt alors que le gamin n'a que six mois. Orphelin de père, donc, l'enfant se construit comme il peut. Dans la colère, le militantisme :

— À 15 ans, je n'étais plus un enfant. J'avais derrière moi 4 ans de militantisme. J'appartenais à la section juive du Parti communiste. Vous savez que le Bund, qui était le grand parti socialiste juif en Pologne, s'est scindé en 1921 entre la tendance socialiste et la tendance communiste.

Aussi, alors qu'il n'est âgé que de 15 ans, Moïsché quitte sa terre natale. Ils sont nombreux, ces Juifs, qui partent vers des pays plus accueillants, plus tolérants, pensent-ils. Nombre d'entre eux ont gagné la France, terre des droits de l'homme, terre de l'humanisme et des Lumières..., pensent-ils. Alter Moïsché raconte :

— Pourquoi ai-je quitté la Pologne ? Pour l'unique raison que je ne pouvais supporter d'avoir à lutter pour avoir les mêmes droits que les autres. Pour moi, il était impossible de supporter la discrimination. Je suis donc parti, naturellement, clandestinement. J'ai travaillé pendant six mois en Allemagne, puis je suis arrivé en France. Dès l'âge de 13 ans, j'ai regretté de n'avoir pas connu cette période et de ne l'avoir pas vécue. Des gens comme moi, il y en avait des milliers. Quel était mon travail ? J'avais le métier de tailleur. Mais j'étais dégoûté des métiers qu'on appelait les « métiers juifs ». Je voulais exercer le métier d'un vrai

prolétaire. Quand je suis arrivé en France, clandestinement, je me suis engagé comme mineur, oui, mineur en Bretagne, à Trémuson dans des mines de fer et d'argent. Je voulais devenir un vrai prolétaire.

On imagine mal ce que pouvait représenter, il y a 100 ans, la République française pour toutes ces personnes qui la rejoignaient.

Un idéal de liberté, de fraternité, un pays où l'humain n'était pas confiné dans sa communauté, où il était partie prenante de quelque chose de plus grand que lui. La France, pour beaucoup d'entre eux, c'était avant tout une idée, une certaine idée.

— Pourquoi la France ? La France c'était pour moi Victor Hugo, c'était 93, c'était la Révolution française, dira Moïsché.

Alter Moïsché travaille au fond de la mine pendant toute une année. Le dur travail des mineurs de fond, il le partage alors qu'il n'est qu'un gamin. Un gamin, mais, comme on l'a vu, un gamin que la vie a fait grandir bien vite.

Il quitte ensuite la mine et se rend à Paris. Là, il est embauché comme mécanicien chez un confectionneur. Il est payé à la pièce et gagne soudain beaucoup mieux sa vie. Le travail de la mine, en plus d'être extrêmement pénible, ne rapporte en effet que très peu d'argent.

Cependant, Alter Moïsché reste fasciné par le monde du prolétariat. Il s'intéresse à ces hommes qui triment dans l'industrie lourde, qui vivent dans la difficulté, mais gardent leur dignité. Mécanicien est ce qu'il appelle un « métier juif » et il ne souhaite pas vraiment continuer à le pratiquer.

À 20 ans, le jeune homme, n'ayant pas encore accédé à sa majorité, demande à sa mère de lui envoyer, par voie consulaire, une autorisation lui permettant de faire la demande de la nationalité française. Il l'obtient sans grande difficulté comme il le raconte lui-même :

— Je me souviens encore de ce que m'a dit le commissaire de police quand j'ai eu à présenter ma demande. Il a dit (car j'étais un sportif) : « Allez, on peut le prendre, ça fera un bon soldat. »

Sportif, Moïsché l'est, incontestablement :

— Je pratiquais, dans une organisation qui s'appelait « Yask », presque tous les sports : basket, athlétisme et le rugby dans un club français (FSGT).

En 1930, Moïsché devance son appel et est envoyé auprès des chasseurs d'Afrique.

— Je voulais voir du pays, et puis, je voulais faire du cheval. Là aussi, je voulais être comme les autres. J'ai donc été cavalier et même bon cavalier. J'ai pu lire une fois la note suivante dans mon dossier militaire : « *Excellent cavalier..., mais indiscipliné.* »

Une fois son service militaire terminé, le jeune homme reprend ses activités sportives, qui sont aussi, au final, des activités politiques :

— Le club Yask était un club sportif à tendance progressiste. Mais, vous savez, je n'ai jamais pu supporter la discipline du parti.

Lorsque, en cette année 1936, éclate la guerre d'Espagne, le jeune homme se trouve avec son club de basket dans la ville de Barcelone, qui paiera un lourd tribut à la guerre. Contrairement à beaucoup de ses amis, Alter Moïsché ne va pas s'engager pour défendre la République espagnole. Il s'en expliquera :

— Beaucoup de mes camarades ont fait partie des Brigades internationales, dans la compagnie Botwin. Mais pas moi. La raison était sans doute dans les procès de Moscou des années 35. Je ne pouvais comprendre que des hommes que j'admirais avaient pu devenir un objet de haine et que j'aurais désormais à les haïr. Les procès de Moscou m'ont bouleversé. C'est pourquoi, à partir de ce moment, je

me suis tenu sur la réserve tout en conservant mes aspirations de jeunesse.

Quand éclate la Deuxième Guerre mondiale, en 1939, Moïsché est encore un homme jeune et apte à être mobilisé. Il rejoint donc la 3^e DLM afin de s'engager dans ce qui deviendra la « drôle de guerre ». Une guerre d'attente, où les soldats attendront en vain l'ennemi allemand, jusqu'au jour où il arrivera, par la Belgique, déployant une force écrasante, envahissant la France en quelques semaines et mettant l'armée française en déroute.

Comme tous ses camarades, Alter Moïsché sera alors démobilisé en juin 1940. Il rentre à Paris, y reste quelques mois, puis se décide à quitter la capitale afin de se rendre en zone sud, à Lyon. Via ses camarades du Yask, Alter Moïsché parvient à se faire admettre dans un mouvement de résistance. Il raconte :

— La résistance juive n'existait encore qu'à l'état d'embryon, mais c'était un commencement. Et le combat commença en 1942. Plus tard, en 43, l'organisation fut plus achevée, dans le cadre de la section juive de la MOI (main-d'œuvre immigrée) qui travaillait avec les FTP. Il y avait plusieurs directions d'action : presse, propagande, solidarité, travail antiallemand, combat. J'ai été chargé du travail militaire et de l'organisation de groupes de combat.

C'est au sein de cette organisation que le jeune combattant fait la connaissance de Janka Sochaczewska, alias « Danielle ». La jeune femme a vu le jour en Pologne, dans la ville de Lodz, et, tout comme Moïsché, elle est militante communiste depuis longtemps.

Malgré la guerre et les dangers, une histoire d'amour va naître entre Moïsché et Janka. La jeune femme est alors la secrétaire de l'organisation pour la région lyonnaise. Elle fait parler d'elle au point qu'après la Libération elle sera affublée du surnom de « passionaria juive ». Les bombes

n'empêchent pas l'amour et le désir de vie, comme le raconte Moïsché :

— L'année 44 fut une année terrible et très dure à Lyon. Il y avait des attentats tous les jours. La mort pouvait survenir à tout instant, pour chacun de nous. Elle a dit : « Je veux avoir un enfant. » Et quand elle est devenue enceinte, elle a dit : « Envers et contre tout, je veux cet enfant. » Quelle raison à un tel comportement ? Certes, il y avait chez elle la conviction de lutter ainsi contre la mort qui nous menaçait tous à l'époque. Mais aussi, selon moi, le fait que cette militante qui avait eu toujours une vie de militante désirait être une femme dans sa pleine acceptation.

C'est ainsi que, le 22 juin 1944, naîtra Pierre, le fruit des amours de Janka et Moïsché. Pierre Goldman naît à l'hôpital de Lyon, puis est déclaré sous un faux nom.

Lorsque le chef de la résistance grenobloise est tué, on fait appel à Janka pour le remplacer. Une tâche extrêmement lourde qu'elle accepte cependant. Elle s'y rend avec son fils. L'année 1944 sonne les prémices de la fin de la guerre. Paris sera bientôt libéré, et Moïsché et Janka peuvent retourner s'y installer.

Le couple prend un appartement près de la place de la Bastille. Moïsché va rouvrir son échoppe de maroquinier. Janka, pour sa part, va occuper un temps un poste à l'ambassade de Pologne.

Mais le couple se déchire, et la jeune femme décide de quitter la France afin de retourner en Pologne, son pays natal. Janka souhaite cependant prendre Pierre avec elle. Elle se refuse à l'idée de quitter la France sans son enfant. Moïsché racontera sa version des faits :

— Avec la fin de mon activité militaire, je voulais revenir à la vie normale. Nous vivions séparés. Mais lorsqu'en 1947, elle a voulu rentrer en Pologne, je me suis insurgé. Je ne voulais pas que Pierre aille dans un pays antisémite

comme la Pologne. Il était à ce moment chez sa mère et je l'ai littéralement kidnappé. Il a vécu chez ma sœur.

Les premières années du petit Pierre sont particulièrement difficiles. Le gamin ne verra pas sa mère avant longtemps...

Entre-temps, Moïsché a fait la connaissance d'une jeune femme, Ruth Ambrunn. Elle est juive allemande et a quitté Munich à l'âge de 11 ans, en 1933, en plein essor du nazisme. Elle échappera aux persécutions qui ont eu lieu sur le territoire français en vivant cachée dans la région de Lyon. Elle ne rentrera à Paris qu'à la Libération. C'est là qu'elle va rencontrer Moïsché, puis le fréquenter, jusqu'à leur mariage, au mois de juin 1949.

Le couple s'installe alors avenue Gambetta, sur les contreforts du cimetière du Père-Lachaise. C'est là, à la frontière entre le XX^e et le XI^e arrondissement de Paris, que naît la sœur aînée de Jean-Jacques, Évelyne, au mois de juin de l'année 1950. La sœur aînée du futur chanteur le précède de très peu dans l'existence, puisque Jean-Jacques naîtra en octobre 1951, le 11, soit un peu plus d'un an après Évelyne. Trois ans plus tard naîtra le cadet de la famille, Robert.

Pierre, le demi-frère, est là, lui aussi. Mais il se sent étranger. Il arrive que les fratries se délitent, qu'elles se déchirent avec l'âge et la vie. Il arrive que les fratries recomposées ne fonctionnent pas, par jalousie souvent, par désamour des parents, pour d'autres raisons encore. Ce sera le cas de la fratrie Goldman.

Plus âgé que ses frères et sœurs, fils d'une femme qui vit de l'autre côté de l'Europe, de l'autre côté du rideau de fer qui sépare en deux un continent encore meurtri par la guerre, les massacres et les haines, Pierre Goldman a le sentiment confus que son père ne l'aime pas vraiment, qu'il est un poids, qu'il encombre la famille, qu'il est le relief

d'un passé avec lequel Moïshé doit vivre, mais dont il aimerait pouvoir se passer.

Pierre, c'est la guerre, la résistance héroïque, mais aussi la souffrance et la peur. C'est dans ce climat que le jeune homme est né. À une époque où les vivants côtoyaient la mort, où ils dormaient avec elle, où elle était sans cesse sur leurs talons, sourire crispé, semblant attendre.

C'est dans ces conditions, dans cette tension que le petit est né. Sa mère, rappelons-le, voulait un enfant parce qu'elle pensait à la mort qui peut-être l'emporterait.

Lorsque Moïsché Goldman refait sa vie, il n'oublie pas ce qu'il a vécu, il ne le renie pas non plus, bien entendu. Il est fier de son passé, de ce qu'il a accompli, mais il n'en parle que très peu. L'homme cherche une vie apaisée, une vie « normale ». Un chemin que son fils aîné, Pierre, se refusera à suivre. Nous y reviendrons dans un chapitre ultérieur.

Il est extrêmement curieux, lorsque l'on a tous ces éléments en main, de découvrir que Jean-Jacques Goldman a, finalement, vécu une enfance et une adolescence plutôt calmes, classiques. L'existence un peu ennuyeuse, un peu heureuse mais sans excès, d'une famille de la banlieue parisienne.

Il y a quelque chose d'incroyablement paisible dans cette jeunesse. Jean-Jacques est un mouflet comme les autres. Culottes courtes à l'âge des culottes courtes, jean et tee-shirt quand l'adolescence le commande.

Jean-Jacques est même un jeune plutôt timide, qui ne se lie pas facilement d'amitié avec ses camarades d'école. Il est secret, légèrement renfermé, mais pas maladivement ; il est simplement un garçon discret, qu'on a à la bonne sans vraiment s'intéresser à ce qu'il est.

Peut-être pour pallier cela, les parents de Jean-Jacques, alors qu'il a huit ans, l'inscrivent chez les scouts. Bien

entendu, il ne s'agit ni des scouts de France ni des scouts d'Europe, marqués par la religion catholique et les idées de droite, voire d'extrême droite. Non, il s'agit là des Éclaireurs de France, proches du Parti communiste. Jean-Jacques Goldman confie :

— On vivait beaucoup en autarcie. Le scoutisme m'a permis de devenir quelqu'un d'un peu plus sociable.

Notons au passage les mots choisis par Goldman : pas « sociable », mais « un peu plus sociable ». Cela en dit long sur la façon dont le chanteur se voit.

Le futur chanteur va vivre de nombreuses expériences passionnantes avec les Éclaireurs de France. Un tour du Luxembourg à vélo, un voyage en Irlande aux commandes d'une roulotte, ou encore un voyage aux États-Unis pour la réunion mondiale du scoutisme. Du plaisir, des souvenirs merveilleux, voilà ce que Goldman va engranger auprès des scouts.

Jean-Jacques passera sept ans aux côtés des Éclaireurs de France, qui lui apprennent beaucoup. Il découvre la nature, la démerde et de nombreuses valeurs déjà présentes dans sa famille. Les Éclaireurs sont des scouts pour qui la solidarité, la paix, la laïcité sont des valeurs cardinales. Si les Goldman sont juifs, il est une chose parfaitement claire pour Moïshé : la religion est une chose néfaste. L'idée de Dieu, pourquoi pas ? Disons que, pour lui, la question reste ouverte. Cependant, l'embrigadement dans une foi aveugle ne lui convient pas du tout. La conscience d'être juif malgré tout, malgré l'absence d'une pratique religieuse, est toutefois très forte chez les Goldman. Jean-Jacques explique :

— Mon père faisait partie de ces Juifs communistes pour qui la religion est forcément l'opium du peuple. Je n'ai pas du tout été élevé dans la religion juive que je connais extrêmement mal. Je n'ai pas fait ma bar-mitsva, je ne suis jamais allé à la synagogue. Par contre, nous avons été

élevés avec une conscience extrêmement forte du fait que nous étions juifs.

Dans le même temps, Jean-Jacques, encore tout jeune, se met à la musique. Pas vraiment par choix de sa part. Ses parents estiment que cela fait partie de l'éducation normale pour un enfant.

Sa sœur Évelyne a d'ailleurs commencé le piano deux ans avant lui. Jean-Jacques lui emboîte le pas sur le même instrument. Ses tentatives derrière un clavier n'étant pas très probantes, le garçon décide de passer au violon. Curieux choix, puisque le violon est réputé un instrument de musique plutôt ingrat qui ne souffre pas la médiocrité. Mais cela ne semble pas faire peur à Jean-Jacques, qui se retrouve chez une voisine, Yvonne Crevoisier, pour tenter de dompter ce fabuleux instrument.

Le petit est assez doué. C'est en tout cas ce que confie sa professeure. Il manque cependant un peu du sérieux nécessaire à une parfaite maîtrise du violon. Jean-Jacques, sans être totalement fainéant, se comporte un peu en dilettante, ce qui le dessert. Bien des années plus tard, Yvonne Crevoisier confiera lors d'un entretien :

— Il était bien élevé, toujours aimable, toujours poli, mais il ne me satisfaisait pas beaucoup, car il ne travaillait pas assez. Alors, un enfant doué qui ne veut pas travailler, j'ai envie de l'étrangler tout de suite.

Yvonne Crevoisier ne mettra pas ses menaces à exécution et suivra son élève avec bienveillance, malgré tout. Jean-Jacques ne deviendra pas un virtuose, mais il saura manier son instrument avec une belle maîtrise.

L'enfance, comme nous l'avons dit, a quelque chose de profondément banal chez Jean-Jacques Goldman. En 1962, à l'âge de 11 ans, le futur chanteur entre en sixième au Collège de Montrouge. Il n'y brillera pas par ses résultats

scolaires. Il n'est pas non plus un cancre. Il fait partie de ce ventre mou de la classe, les élèves que l'on remarque peu. Ils ne sont ni les têtes de classe, dont on se souvient pour les avoir admirées ou détestées, ni les derniers qui fichent souvent le bazar en classe et dont on se souvient pour les mêmes raisons.

Il est fort à parier que les camarades de Jean-Jacques, s'il n'était pas devenu l'une des personnalités les plus célèbres dans l'Hexagone, ne se souviendraient peut-être même pas d'avoir partagé une année de cours avec lui. Il aurait très certainement été celui que, bien des années après, on regarde sur une photo de classe jaunie en se demandant quel pouvait bien être son nom.

La réussite de Jean-Jacques Goldman, c'est un peu la revanche de tous ces adolescents mal dans leurs pompes et qui ne parviennent pas tellement à se faire des amis, ces personnes que l'on oublie aussitôt quittés les bancs de l'école, ces gens dont on s'imagine qu'ils sont, d'ores et déjà, dès leur plus tendre adolescence, voués à une existence des plus monotones, des plus banales. Ces « petites gens » que Jean-Jacques chantera bien des années plus tard, leur rendant noblesse et humanité dans de vibrants hommages.

Jean-Jacques Goldman, donc, suit une scolarité comme ça, un peu spectrale, sans grands enjeux. L'école ne semble pas tellement l'intéresser. Il suit, pas plus, pas moins. Il ne noue que très peu de relations avec ses camarades qui ne cherchent, de leur côté, pas tellement à se faire un ami du jeune homme timide.

C'est un peu comme si le monde de Jean-Jacques Goldman se suffisait à lui-même. Un cercle familial chaleureux et paisible, un goût pour la solitude de sa chambre, et un journal intime, devenu confident. Goldman, parlant de ses jeunes années confie :

— Enfant, j'avais peur de tout. L'école, les autres, tout me terrifiait. Je ne comprenais pas le monde et les règles du monde. J'ai très tôt écrit un journal pour m'aider à voir comment ça fonctionnait, les filles, par exemple, comment les séduire, etc. Il y a des gens qui sont dans le monde comme des poissons dans l'eau. Ils s'éveillent en souriant. Moi, je devais réfléchir. Tout a été compliqué.